sance pour Celui qui leur envoie des prêtres en si grand nombre : *aiouleplete !*

A sept heures et demie du soir, après une traversée d'environ 40 milles, accomplie en neuf heures, nous débarquions à New-Westminster, remerciant Dieu et la Mère Immaculée des douces émotions que nous venions de goûter dans cette première expédition apostolique.

Agréez, mon Révérend Père, etc.

MORICE, O. M. I.



Yale, le 12 septembre 1880.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU R. P. LEJEUNE.

.....Un jour, Mgr DURIEU me demanda si je me sentais capable de faire seul une petite excursion apostolique. Sur ma réponse affirmative, basée sur l'obéissance, on m'envoya à Yale, où l'on travaille activement au chemin de fer. Mes pouvoirs sont signés et me sont remis; c'était le 9 juin de cette année. Je prends le bateau à vapeur, chargé déjà de cent cinquante passagers blancs et de cinquante Chinois. Je remonte le Fraser, enfermé, en cet endroit, entre deux chaînes de montagnes escarpées, dont les sommets sont couverts de neige, et le lendemain soir j'arrive à Fort-Yale, qu'on appelle aussi d'un seul mot Yale ou bien City of Yale. Cette petite ville a de l'avenir, parce qu'elle est le *terminus* de la navigation du Fraser et aussi à cause des importants travaux qu'on exécute pour la voie ferrée. Il y a quelque temps, il n'y avait là que dix maisons, maintenant il y a environ un millier d'habitants, sans compter les ouvriers de passage. Nous possédons, sur la rue Douglas, environ quatre lots de terrain, avec un pauvre oratoire qui fut béni par

Mgr d'Herbomez, il y a quinze ans, lors de sa première visite épiscopale à ce poste. Mais, maintenant, une église plus spacieuse et plus convenable est impérieusement réclamée, et je reçus l'ordre d'ouvrir une souscription à cet effet; le R. P. Horris fut désigné pour venir à mon aide. Il s'agissait de trouver 800 piastres. Aujourd'hui, 12 septembre, la construction est à peu près achevée, et on peut espérer qu'à la fin du mois tout sera prêt pour une installation définitive.

Mon premier soin, en arrivant à Yale, fut de m'informer des catholiques; je me mis à leur recherche, et bientôt j'acquis la certitude qu'il y avait quelques centaines d'ouvriers catholiques employés aux travaux du chemin de fer, ce qui rendait la présence d'un prêtre nécessaire en tout temps à Yale. Après avoir pris l'avis et les ordres de NN. SS. d'Herbomez et Durieu, je renonçai au petit oratoire devenu insuffisant, et j'installai le service religieux dans l'église des sauvages, bâtie il y a neuf ans sous la direction du R. P Marchal. Elle est plus grande que l'oratoire, et les blancs et les sauvages purent s'y réunir simultanément à titre provisoire. Les sauvages de Yale ne montrèrent pas beaucoup de persévérance; leur contact avec la population blanche et chinoise agglomérée sur ce point est pour eux un danger. Mais les sauvages de Fort-Hope, à 20 milles plus bas sur le Fraser, me consolèrent de la défection des autres; la pêche du saumon les avait attirés dans les environs; je pus leur faire des instructions spéciales, sans pour cela négliger les blancs.

Peu de jours après mon arrivée, je me mis de nouveau en route pour découvrir les catholiques, visitant les campements jusqu'à 10 milles de Yale. Je fus assez heureux pour en rencontrer plusieurs, et partout l'accueil fait au prêtre fut excellent.

A 10 milles de Yale, on rencontre le pont de Spuzzum. Il y a là un camp de sauvages protestants ; c'est sur ce point que le ministre a concentré tous ses efforts de civilisation. En face, il y a trois ou quatre maisons de sauvages catholiques. C'est là que je fis arrêter ma charrette. Un sauvage était occupé à rebâtir une vieille maison dans un champ; je lui adressai la parole en chinouk, mais il fit semblant de ne pas me comprendre, et me toisa avec défiance de la tête aux pieds. Pour me faire bien venir de lui, je lui demandai s'il connaissait *Raùlney* — nom populaire de Mgr Durieu chez les sauvages. Aussitôt son attitude devint bienveillante, il vint me prendre la main et se mit à ma disposition. Il m'avait pris pour un ministre protestant ; mais quand il sut que j'étais envoyé par Mgr Durieu, il fut vite rassuré. Je me fis donner par ce bon sauvage quelques leçons de sa langue, et il m'accompagna le soir à 3 milles plus loin, au dernier campement des ouvriers du chemin de fer. Le lendemain, je dis la messe dans une maison sauvage habitée par les neveux de mon nouvel ami ; puis, poursuivant ma course, je rencontrai encore beaucoup de blancs, et principalement des Irlandais catholiques.

Quelques jours après, je poussai jusqu'à Boston-Bar, à 25 milles de Yale. J'étais à cheval et je voyageais sur un chemin affreux qui côtoie le Fraser ; il y a des rochers à pic d'une hauteur prodigieuse et des abîmes qui font frémir. Mgr Durieu m'ayant donné la permission d'accepter les sous des Irlandais, je me vis un jour propriétaire d'un cheval, qui me sera bien utile pour mes voyages. Après avoir exploré le pays et réuni les éléments catholiques je retournai à Yale, où le R. P. Horris vint me faire une petite visite; en quelques jours, il réunit une somme de 500 dollars pour la construction de l'église. C'était le succès de l'œuvre assuré.

Dans un second voyage à Boston-Bar, il m'arriva bien des aventures. J'étais arrivé exténué. Quelques bons sauvages de ces quartiers s'étaient réunis pour profiter de ma présence. En peu de temps, au signal d'une clochette, une centaine s'étaient groupés autour de moi. Il me fallut prêcher, faire des prières, réciter le chapelet et satisfaire la dévotion de ces braves gens qui, depuis cinq ans, n'avaient pas vu de prêtre catholique.

Il était temps d'arriver pour empêcher la prescription de l'indifférence. Après une journée écrasante de fatigue, je venais de m'étendre sur ma natte pour prendre un peu de repos, lorsque j'entendis un grand bruit de voix dans la maison et au dehors. C'étaient de nouveaux arrivants. On vint me prier de recommencer à prêcher et à expliquer à ces retardataires les vérités que j'avais enseignées aux premiers. Ils étaient partis le soir du campement des ouvriers, sur l'annonce de mon arrivée; ils étaient une cinquantaine. Malgré l'épuisement et le besoin de sommeil, je m'exécutai de bonne grâce, et je passai la nuit à faire une seconde fois le catéchisme. Le lendemain matin, mes hôtes repartirent pour leur travail, me promettant de revenir chaque semaine; mais la pêche du saumon les attira ailleurs et je ne les ai pas encore revus.

Tout ceci prouve le besoin qu'on a d'une église dans ces parages. Il y a près de cinq cents catholiques dans les environs d'Yale et j'en vois à peine vingt à la messe du dimanche. Les bons sauvages de Fort-Hope, meilleurs que ceux de Yale, me consolent, et je compte sur la nouvelle église pour réunir peu à peu le troupeau dispersé. Il y a à Yale un hôpital pour les blessés. J'ai déjà eu l'occasion d'y assister une quinzaine d'ouvriers, victimes des accidents dans les mines et les tunnels, et mon ministère, à ce point de vue, a toujours été consolé.

J'ai pu revenir de temps en temps à New-Westminster pour rendre compte à NN. SS. les Evêques de la mission qu'ils m'avaient confiée, et jouir des avantages de la vie commune...

J.-M.-R. Le Jeune, o. m. i.



New-Westminster, le 4 octobre 1880.

EXTRAITS D'UNE LETTRE DU R. P. EUGÈNE CHIROUSE.

Partis de France, le 6 septembre 1879, nous touchions à la Colombie britannique le 17 octobre. Sans retard, nous nous mettons à l'œuvre. Le jour de la Toussaint, le P. Lejeune donnait son premier sermon en anglais dans la cathédrale de New-Westminster, à la satisfaction générale. Le 5 novembre, je partais avec Mgr Durieu pour évangéliser les sauvages de la mission de Saint-Charles.

Nous remontons en bateau le majestueux Fraser en nous dirigeant vers le nord de la mission. Je ne puis me lasser d'admirer les rives enchanteresses du fleuve. Nous saluons sur sa colline la Mission de Sainte-Marie, et vers cinq heures nous descendons du bateau à vapeur, lequel va continuer sa route sur Yale, tandis que nous attendrons à l'embouchure de l'Harrison-River l'arrivée de nos sauvages. Bientôt ils apparaissent, au nombre de douze; ils ont été députés par leur nation pour venir nous prendre, et ils ont fait pour cela près de 100 milles. Leur joie est grande de revoir Mgr Durieu. Nous montons en canot et nous voilà remontant la rivière, guidés par nos douze vigoureux rameurs. Arrivés au village des Tsélés, nous faisons station dans cette tribu, où Monseigneur parle à ces bons sauvages.

Le lendemain, 6 novembre, nous repartons et nous